

Gilles et Pierre Bédard
Une histoire de famille
Gisèle Loubert
Magazin'Art

LA COULEUR DANS LES VEINES

Arbres tout court, arbres de vie, arbres de toutes les saisons de l'année, arbres de tous les temps de la vie, arbres généalogiques, arbres de Noël. Nous revoici, d'une lune sur l'autre, arrivés au temps des Fêtes. MAGAZIN'ART, y saisit l'occasion rêvée de se pencher sur le phénomène de l'art dans la famille. Faut-il y voir une tendance allant de soi et assimilable au fait que le fils du cordonnier peut fort bien être entraîné sur les traces de son père ou que la fille de l'avocate se voit naturellement en train de plaider la cause de la veuve et de l'orphelin? Ou l'artiste naît-il avec la couleur dans les veines? C'est fort possible. Quoi qu'il en soit, nous sommes allés faire une incursion du côté de la famille Bédard de Charlebourg, celle de René et Rollande qui ont donné à nos arts picturaux les talents de Pierre et Gilles. Nous avons aussi rencontré les Schneider, père et fille. Nous voulions savoir quel élément déclencheur avait ouvert à ces membres d'une même famille le sentier de leur art, et qui leur avait appris qu'un coup de pinceau pouvait créer la fleur, l'oiseau ou une route à travers la campagne. Nus avons constaté que la passion qui les anime n'est pas une génération spontanée!

LES FRÈRES BÉDARD, GILLES ET PIERRE

Une princesse, un nez, un brise-glace et un autobus jaune

Histoire de famille à la façon de Noël

Il était une fois une petite princesse qui s'appelait Florence. Elle avait deux ans et ne voulait pas qu'on lui dessine un mouton. Ce qu'elle voulait c'était un ours. Il n'y avait pas d'aviateur dans l'histoire pour s'impatienter et lui dessiner une boîte dans laquelle trouver un ours. Plutôt un peintre qui lui répondit d'en imaginer un elle-même. Elle dessina donc un ours, un vrai. Ce n'était pas grave que ses bras soient greffés à la tête. C'était un ours d'une telle fraîcheur...Mais si on peut aujourd'hui parler de la petite princesse, c'est parce que son histoire était précédée de celle d'un nez, un nez long et bossu.

Parce qu'il était aussi une fois à Charlesbourg, un couple d'amoureux. Il s'appelait René. On la nommait Rollande. Et Rollande avait un nez long et bossu. René, aimait dessiner. Il s'installait au bout de la table de la cuisine. D'un seul trait, à crayon libre, il créait des images bizarres de Rollande. Des caricatures. Il imaginait une femme qui aurait été de toute beauté si ce n'avait été de ce nez long long et crochu que l'homme amoureux ajoutait à l'image de Rollande. Pendant des années, il joua à faire rire ses enfants avec ces drôles d'images de leur mère – qui s'en amusait bien aussi. Il le fit pour chacun et pour tous, jusqu'à ce qu'ils soient sept. Sept paires d'yeux curieux et rieurs : ceux d'Hélène, Gilles Jacques, Sylvie, Francine, Pierre et Liliane. Pendant qu'il leur créait une mère si spéciale, dans leur tête ils tenaient aussi le crayon, caressant de sa pointe le visage aimé. Malheureusement, là s'arrêta la carrière d'artiste de René. Quand on a sept enfants à nourrir, on ne peut pas jouer toute sa vie. Il faut être sérieux. Il faut bien être adulte.

Mais nos gestes aussi ont une filiation et ici, l'histoire devient très sérieuse. Le deuxième enfant, Gilles, décida-t-il un jour de reprendre à son compte le rêve inachevé de son père? Il ne se prend pas assez au sérieux pour aller jusqu'à faire une telle affirmation. Mais bon.

Gilles était très différent des autres physiquement. Il était né dans une famille aux yeux allant du brun très foncé au noir de charbon. Mais lui avait au fond des siens tout le bleu du ciel, hérité d'une grand-mère. Les autres ont d'épaisses crinières, avec le temps il a perdu beaucoup de la sienne. À l'entendre, les autres sont élancés, lui, trapu. Mais c'est une autre histoire... A cause des yeux de son fils aîné, Rollande fit du bleu sa couleur fétiche. Et René et Gilles se riant bien de cette idée que l'art de Gilles est remarquable par la particularité de ses verts. Ses ciels et ses eaux azur sont à leurs yeux plus spécifiques de sa palette! Il en jette partout dans son œuvre. Et je vais vous dire un secret : c'est à cause des petits icebergs. Oh bien sûr, avant les glaciers il y avait eu les dessins d'enfants : des voitures, des bicyclettes, des poubelles, des bicyclettes appuyées sur les poubelle ! Puis des dessins de garçon en croissance : des femmes nues par exemple. Puis un jour, Gilles avait un oncle qui s'intéressait beaucoup aux tableaux de son neveu qui n'avait alors que douze ans. Quand il en apporta un à Radio-Canada et que les techniciens des images en furent impressionnés, Gilles fut bien embarrassé. De toutes façons, il ne rêvait pas de peinture. Il rêvait de navires. Pour les fréquenter, il devient membre de la garde côtière. Un jour il d'embarqua, comme on dit. Et c'est ici que les icebergs entrent dans sa vie. Il devient technicien lui aussi, mais en salle de machines, vérifiant par métier la pression des fournaises sur un brise-glace, un bateau bâti pour fréquenter le froid plus que glacial. Et surtout pour laisser admirer la lumière d'un paysage du soleil de minuit. Il navigua longtemps dans un monde où quand il fait jour, c'est tout le temps; sur une scène où, lorsque les éclairages s'éteignent, c'est aussi la nuit sans fin. Sur son bateau, il vécut longtemps dans un monde où on dépasse ce qu'on connaît ici, où les roches ont des formes et des teintes particulières, où l'atmosphère a une odeur spéciale, où la pureté du paysage est dure à supporter et où on s'arrête à une grande baie nommée Resolute. Pourquoi donc? Parce qu'il est impossible d'aller plus loin. Parce que la glace y est si épaisse, si bien prise que même les brise-glaces ne peuvent la casser. Et puis pour son travail, Gilles a survolé ce monde de la froidure à bord de l'hélicoptère de la garde côtière qui dormait sur le même bateau que lui. Il n'allait jamais oublier les soleils jaunes et rouges, les blancs bleutés de la nuit. Et surtout, il allait pour toujours tomber amoureux des petits icebergs bleu pâle et bleu turquoise sur une mer tellement profonde que l'eau en était noire. Mais que fait-on sur un bateau quand on ne fait rien pendant des mois? On retombe un peu en enfance. On se revoit petit dans la cuisine des parents. Alors on s'assoit au bout de la grande table dans un coin du bateau et, pour passer les heures et pour amuser les confrères, on dessine leurs visages avec l'ardeur que mettait René à remplir des pages de sa Rollande! On se sent parfois revêtu des habits de son père et on attrape pour toujours la maladie de la représentation des objets.

Puis un jour on met au rancart son pied marin. On revient sur terre. On jure ses grands dieux qu'on a bien assez longtemps attendu et que l'heure est venue de passer son temps à son passe-temps, mais qu'on le fera avec le pastel, l'huile, l'acrylique. Qu'on en fera son gagne-pain. Pourtant, quand pendant des années on s'est mesuré à la majesté du Nord, aux couleurs répandues par le soleil et la mer, peut-être qu'on se sent trop petit pour être réaliste. Comment égaler le coup de pinceau du Créateur? On se lance alors dans l'art abstrait. Les lignes et les formes longuement emmagasinées surgissent de la tête en scènes irréelles. Puis petit à petit on recommence à regarder le monde de la verdure, de la chaleur, le monde d'ici. Et presque à son insu, on remet la vraie nature au bout de son pinceau. Mais en rondeurs. On sème partout des jardins. On crée des arbres qui ont l'air de grosses pommes vertes dans *Parsemé de routes*, on crée *De toutes les couleurs* où on donne naissance à des moutons grosses balles de laine, on fait tomber une neige de petites maisons blanches derrière le pré des vaches dans *Nuances d'été* ou bien on crée *Confidences*, où on assoit deux jeunes filles dans un parc cotonneux. De quoi peuvent-elles donc parler les petites? Peut-être bien des petits drames de la vie qui les attend. Peut-être discutent-elles de leurs lectures. Peut-être se confient-elles les appréhensions légitimes inspirées par la lecture qu'elles viennent de faire de Boris Vian, qui écumait les jours plus que la mer, mais qui savait faire aussi de si belles images. Il rappelait que garçons et filles se déçoivent parfois, ou plutôt souvent, parce que « Les hommes rêvent de navires et les femmes, de murailles ». Sacré Boris va!

Il était une fois, n'est ce pas que vous vous en souvenez, une petite princesse qui portait le nom de la ville de toutes les merveilles artistiques. Florence. Un de ses premiers berceaux avait été le bras gauche de Pierre Bédard, son père, qui se rappelle avec émotion les tableaux

qu'il peignait en fredonnant des berceuses au nourrisson qui s'y blottissait . Scène d'intérieur digne d'être fixée sur toile : une enfant de six mois qui suce son pouce, ses yeux allant de la palette au tableau, de la main du peintre à son visage. Toujours est-il que les enfants grandissent et en viennent à donner des leçons à leurs parents... Un jour – elle avait deux ans – elle a voulu que son père lui dessine un ours. Il a refusé. Un peu impatient peut-être, il lui a dit d'en imaginer un elle-même. L'ours était si particulier que l'art de Pierre en a été changé. Mais avant, c'est de René et Rollande que Pierre avait pris son introduction à la création artistique.

Ne l'oublions pas : Pierre est l'avant-dernier de la famille. Il fut un moment où tous les autres allaient à l'école sauf lui et sa petite sœur Liliane. Des souvenirs de l'époque? La petite dans les bras de sa mère. Et lui dans le salon en train de créer ses premiers tableaux. A l'âge où l'enfant se soucie encore vraiment de plaire à ses parents, ses journées étaient bien remplies, c'est le cas de le dire. René gagnait la vie de la maisonnée chez *Anglo Pulp*. On y fabriquait du papier dont on faisait d'immenses rouleaux. René en rapportait à la maison. C'était l'époque bénie où les images n'étaient pas bombardées dans le cerveau des enfants à longueur de journée par la télévision ou l'écran d'un ordinateur. L'imagination pouvait encore se permettre d'être un terrain vierge. Pour occuper Pierre, chaque matin Rollande déroulait un de ces gros rouleaux d'un bout à l'autre du salon. C'est une belle histoire, non, que celle d'un enfant à qui des parents attentifs confient la mission de remplir un papier long comme le salon de dessins avant le retour des frères et sœurs de l'école? Après l'avoir entendue, cette histoire, qui s'étonnera encore de savoir que la passion que Pierre Bédard nourrit pour la peinture est hors du commun ? Car il s'agit vraiment de passion.

Après les énormes rouleaux de papier vint la planche à dessin. Puis l'inscription dans les écoles d'art. Il ne faut pas converser longtemps avec ce jeune homme de 42 ans pour deviner l'esprit critique avec lequel il a dû aborder sa formation. Convaincu que l'art est un instrument privilégié de communication, il se dédia dès le début et avec la fraîcheur du jeune âge et la détermination du passionné à tout apprendre des maîtres – parce qu'il faut bien faire ses gammes – pour ensuite élaguer.

Il était une fois, donc le père d'une petite princesse. Il s'appelait Pierre. Il peignait. Puis il mêla les affaires à la passion. Il eut une galerie. Mais la raison, les grands amoureux vous diront qu'elle nuit souvent à la passion... Et les affaires c'est la raison. Et Pierre se débarrassa de la raison. Il choisit la passion. Puis vint le jour où la routine s'installa dans la passion. Attention! Danger! Quand on peint des fleurs, des natures mortes, des routes et des forêts parce que quelqu'un quelque part s'attend à voir des fleurs et des natures mortes et des routes et des forêts peintes comme ci, et comme ça, peintes comme il faut quoi, parce que les maîtres l'ont dit, parce que les clients s'y attendent, on s'endort un peu et c'est la passion qui en prend un coup. Vous verrez bien quand vous serez grands, bien des amours ont été tuées comme ça. Il faut à tout prix sauver la passion. Parce que créer doit être une partie de plaisir, un jeu magnifique dont on est soi-même le metteur en scène. Pas les autres!

Et dans la tête de Pierre trottait toujours un ours bizarre qui martelait que pour créer, on n'a pas besoin de la réalité. Un jour, pendant ce qu'on appelle les vacances d'été, il sortit faire ses devoirs. Il avait comme ça ses routines d'esquisses. Ce jour-là, il en récolta toute la journée entre le rang St-Hilarion et les Éboulements. Puis il les oublia toutes à cause d'un autobus jaune. Un autobus rempli d'enfants sur la route des vacances. Un autobus aux vitres baissées qui rejetait dans la nature des voix cristallines. Les enfants, on aurait cru qu'ils avaient des flûtes dans le bec et qu'ils faisaient joyeusement leurs gammes. Pierre comprit alors pour de bon qu'il avait rangé trop tôt son coffre ``a jouets. Il constata qu'il était devenu vieux. Il s'en effraya. Il se souvint de son enfance, de sa folie, de son intensité, des gros rouleaux de papier à la longueur du salon. Dans sa tête, il grimpa dans l'autobus jaune. Son art en fut changé.

Son galeriste se rebiffa un peu. Pierre s'entêta. Les clients adoptèrent le style nouveau de Pierre enfant. Et maintenant, Pierre peint des paysages en mouvement, il fait des choses si fraîches que lorsqu'on les regarde, on se croirait dans un beau livre. IL ne cherche plus à plaire... Ou si peu. Il se cherche guider par son instinct et tire de ses veines les plus belles des couleurs. Ses

maisons aux lucarnes rigolotes jettent des yeux moqueurs de derrière les arbres qui s'en fichent de ne pas ressembler trop trop à la nature; ses cathédrales ont les tours dansantes, ses petits bateaux naviguent sur des eaux pas possibles. Croyez-moi, je les ai vus chez Multi-Art. Et Pierre s'amuse! Son coffre à jouets est toujours ouvert. Il en aborde des tableaux nés de l'âme d'un poète. Nature morte d'aubergines, promenade de chien, fleurs fières de leurs anomalies.

Je vous le jure, j'ai vu *Éclairci lointain*, je me suis émue et j'ai décidé, juré craché, que jamais plus je ne douterai que Noël apporte la lumière, qu'il nous appartient de la tenir allumée et que les hommes et les femmes de la terre devraient à tout jamais garder dans leur tête et dans leurs veines des tonnes de couleurs et, dans leur cœur, un coffre à jouets toujours ouvert.

Il était une fois une petite princesse, un nez, un bateau bâti pour les glaces et un autobus jaune...

Bonne Année